Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 7

Artikel: L'évasion de Han
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179847

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

prit de deux membres qui avaient suivi l'opération avec beaucoup d'attention.

» C'est que, en effet, chaque fois que le jardinier enlevait une truffe, nos deux sceptiques avaient remarqué un certain petit trou au fond de la cavité que laissait chaque truffe enlevée.

» Ils voulurent donc connaître l'origine et la cause de ce petit trou. L'un d'eux se mit à gratter, trouva une truffe, l'enleva, et... le perfide petit trou apparut encore. Il y introduisit le doigt, puis il émit cette idée : que ce trou pourrait bien avoir été produit par l'extrémité d'un plantoir.

» Aussitôt d'examiner les truffes. On en mit dans l'eau, et après quelques minutes de submersion, la terre noirâtre du sol rapporté du Champ-de-Mars se précipitait au fond du récipient. C'est alors qu'une terre jaune, tenant encore au précieux cryptogame, vint attester, d'une manière irrécusable, que ces truffes trouvées dans le sol du Champ-de-Mars, au pied des chênes, étaient nées bel et bien sous le ciel périgourdin.

» Rapport fut dressé aussitôt de cette mystification, qui dépasse les bornes de la plaisanterie, et envoyé à la Commission impériale qui, nous l'espérons, le livrera à la publicité; car c'est une affaire grave.

» M. X..., qui a reçu à l'Exposition universelle une médaille d'or pour ses truffes, vend des glands de chênes truffigères, et des marchands grainiers de Paris les annoncent sur leurs catalogues; il est donc très important d'en faire connaître la valeur, afin d'empêcher les natures trop confiantes de détruire des cultures de rapport pour y semer de la... graine de niais. »

L'évasion de Ham.

La vie du docteur Conneau, élevé dernièrement à la dignité de sénateur, a été si intimément liée à celle de Napoléon III, dans les événements qui ont décidé de la destinée de ce monarque, qu'il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur ce que nous dit à ce sujet l'histoire contemporaine.

Henri Conneau, médecin français, né en 1802, suivit par vocation la carrière médicale, et entra en qualité de docteur en médecine dans la maison de la reine Hortense; il s'attacha ensuite à la fortune de Napoléon dont il partagea les bons et les mauvais jours.

Dans l'affaire de Boulogne, où Louis-Napoléon fit une seconde fois la tentative de soulever, en sa faveur, le peuple français, avec le prestige de son nom, il était accompagné d'une cinquantaine de personnes parmi lesquelles on remarquaient MM. de Persigny, le général Montholon et le docteur Conneau. Ce dernier, qui fut arrêté et condamné avec le prince, sollicita comme unique faveur de partager sa cellule.

Lors du rétablissement de l'Empire, le docteur Conneau fut l'objet des faveurs du gouvernement, et devint successivement premier médecin de l'empereur, membre du Corps législatif, commandant de la Légion d'honneur. — On s'était souvenu qu'il avait favorisé l'évasion de Ham (25 mai 1846).

Voici comment M. Elias Regnault raconte ce curieux épisode dans son *Histoire de huit ans :*

« Ce jour-là, de grand matin, le prince, le docteur Conneau et Charles Thélin, placés derrière les rideaux d'une fenêtre, attendaient en silence et pleins d'anxiété l'arrivée des ouvriers dans la citadelle. Ils les virent se présenter à dix heures et subir l'inspection accoutumée, en défilant au milieu d'une haie de soldats.

» Aussitôt le prince se hâta de couper ses moustaches, ce qui produisit un changement notable dans sa figure; par dessus ses vêtements ordinaires, il passa une grosse chemise de toile coupée à la ceinture, mit une cravate bleue, une blouse propre et un pantalon sali et usé en apparence par le travail. Par dessus la première blouse il en passa une seconde en mauvais état et toute souillée. Le reste du costume se composait d'un vieux tablier de toile bleue, d'une perruque noire à longs cheveux et d'une mauvaise casquette. Ainsi vêtu, les mains et le visage brunis par de la peinture, il se hâta de prendre une tasse de café, chaussa des sabots, plaça dans sa bouche une pipe de terre, et l'épaule chargée d'une planche, il se mit en devoir de sortir.

» La difficulté consistait non-seulement à passer à travers les soldats et les gardiens, mais encore à éviter les regards des ouvriers qui se seraient arrêtés devant une figure inconnue. Il était sept heures moins un quart. Thélin appela tous les ouvriers qui se trouvaient sur l'escalier, et les invita à venir prendre le *coup du matin*, disant à Laplace, son homme de peine, de placer les verres et les bouteilles sur la table de la salle à manger. Il accourut aussitôt auprès du prince, lui annonçant que c'était le moment décisif, et descendit rapidement l'escalier. Les deux gardiens, Dupuis et Issali, étaient à leur poste. On se dit bonjour, et comme Thélin portait un paletot sous le bras, les gardiens lui souhaitèrent un bon voyage. Prétendant avoir quelque chose à dire à Issali, il le tira à part hors du passage, et se plaça de manière à ce que son interlocuteur, pour l'entendre, fût obligé de tourner le dos au prince.

» Lorsque celui-ci fut au bas de la dernière marche, il se trouva face à face avec le gardien Dupuis, qui se retira vivement pour éviter la planche dont la saillie en avant masquait la figure du prisonnier. Ce premier péril était à peine passé, qu'un ouvrier qui était descendu derrière lui le suivit de très près dans la cour, paraissant disposé à lui adresser la parole. C'était un garçon serrurier. Thélin se hâta de l'appeler, et trouva un prétexte pour le faire remonter dans l'appartement.

» Au moment de passer devant la première sentinelle, le prince laissa tomber sa pipe de sa bouche et se baissa pour la ramasser : le soldat le regarda machinalement et reprit sa promenade. Le poste fût franchi devant un groupe de soldats, tout près de l'officier du génie et de l'entrepreneur des travaux, sous les yeux de l'officier de garde, qui lisait une lettre. Le portier était à l'entrée de sa loge, mais il ne regardait que Thélin qui s'avançait tenant le petit chien en laisse. Un sergent cependant se tenait à l'entrée du passage; il tourna vivement les yeux sur le faux ouvrier, mais un mouvement de la planche le força de se rejeter en arrière. Il ouvrit la porte, et le prince, franchissant le seuil, se trouva sur la chaussée qui sépare les deux ponts levis.

» A ce dernier moment, une nouvelle émotion l'attendait : deux ouvriers venaient droit à lui, du côté où son visage se trouvait à découvert. Ils l'examinaient de loin avec attention, et il les entendit exprimer à haute voix leur surprise de ne pas le connaître. Aussitôt, comme un homme fatigué de son fardeau, il fit passer la planche de droite à gauche. Cependant leur curiosité semblait redoubler, et il devenait difficile d'éviter leur apostrophe, lorsqu'à distance de quelques pas de lui il eut le bonheur d'en entendre un qui disait : « Ah! c'est Berton! »

» Le succès était complet. Quelques instants après, le prisonnier franchissait la dernière issue de la forteresse. Charles Thélin courut chercher à Ham le cabriolet loué par lui la

veille au soir, tandis que le prince, toujours chargé de sa planche, se dirigeait vers la grande route de Saint-Quentin. Il était à peine arrivé que le roulement d'une voiture l'avertit du retour de son fidèle serviteur; il s'élança dans la voiture, secoua la poussière qui le couvrait, et pour se donner l'air d'un cocher, prit le fouet et les rênes.

» A l'entrée de Saint-Quentin, que gagnèrent rapidement les deux fugitifs, le prince ôta ses grossiers vêtements de dessus, en ayant soin de conserver sa perruque. Aucun incident sérieux ne les arrêta ; à deux heures et quart ils entraient à Valenciennes, et à quatre heures le convoi de Bruxelles les entraînait rapidement vers la liberté.

» Les précautions prises dans la forteresse par le docteur Conneau leur avaient donné le temps de gagner la frontière sans être interrompus. Un mannequin avait été placé dans le lit du fugitif, et le docteur avait fait allumer un grand feu dans le salon contigu à la chambre à coucher, sous le prétexte que le prince était indisposé. Plusieurs fois dans la journée, le commandant s'était présenté pour avoir des nouvelles du malade, et on lui avait toujours répondu qu il reposait. Enfin à sept heures du soir, impatienté, il insista pour voir le prisonnier : on l'introduisit dans la chambre, et il découvrit avec stupéfaction que le prince était parti. »

Théâtres au Japon.

Au Japon, à Osakee, il y a jusqu'à cinq théâtres dans une même rue. Ils sont très grands et bâtis sur le même plan que les nôtres, avec parterre, loges et galeries. Les musiciens sont placés dans un des coins de la scène, et une planche sur laquelle les acteurs vont et viennent, relie la scène au parterre. Il y a une scène de dégagement et un rideau.

Les représentations durent toute la journée et une partie de la nuit. Les spectateurs mangent, boivent et fument. Pour leurs convenances, de nombreux restaurants entourent les théâtres et fournissent continuellement des viandes, des soupes et du vin chaud. Les femmes viennent dans leurs habits de cérémonie, et comme ils sont riches et élégants, l'aspect de la salle est brillant.

Les costumes des acteurs sont splendides. On joue avec talent, surtout les tragédies, et souvent la salle entière fond en larmes.

Il y a des tours de force et d'adresse. Quelquefois un acteur s'élance sur une corde mince tendue au-dessus du parterre, et se livre à toutes sortes d'évolutions. Des femmes vendent des oranges, des sodas, de la limonade et le programme du spectacle.

Les spectateurs témoignent leur approbation par des cris et tapent dans leurs mains quand ils veulent faire commencer une pièce. A la fin de chaque acte, les enfants se précipitent sur la scène pour voir de près le théâtre, et les acteurs se prêtent volontiers à ces amusements enfantins. Les représentations du soir sont moins bonnes, à cause du mauvais luminaire composé de chandelles de suif qu'il faut moucher à chaque instant. Les acteurs regardent par des trous pratiqués dans la toile du fond si le public s'impatiente. Les spectres et les diables font un effet ravissant. Ces théâtres sont fort gais et très amusants.

Ce qu'une femme doit être et ne pas être.

Une bonne femme — à en croire un journal américain — doit ressembler à trois choses et en même temps ne pas leur ressembler. D'abord elle doit être comme un *escargot*, pour se tenir dans sa maison; mais elle ne doit pas ressembler à un escargot pour porter sur son dos tout ce qu'elle a. — En second lieu, elle doit être comme un *écho*, pour répondre quand on lui parle; mais elle ne doit pas être comme un écho, pour avoir toujours le dernier mot. — Enfin, elle doit être semblable à une *horloge* pour marquer toujours l'heure par sa régularité; mais elle ne doit pas, comme une horloge, parler si haut que toute la ville l'entende.

L'autro dzo, onna djeina et dzouilla felhie dé Sin Surpi, qu'aminè ti lé matins dâo lacé à Losena, avoué on âno, sé reintornâvé, quand le reincontré on monsu dé Losena qu'avâi onna rude einvia dé l'eimbrassi. Ne savâi d'aboo pas coumein férè et tot d'on coup ye trova on n'idée. L'arrêté cllia felhie, tandique lo bourriquo allâvé adé dévant et l'ai dit :

— Bondzo gracchâose !

— Bondzo monsu !

— Dé iô été-vo?

— Dé Sin Surpi.

— Ah! dé Sin Surpi; cognâité vo la Fanchette âo martsô ?

— Oï.

— Voudra vo l'âi férè onna coumechon ?

— A voutron serviço.

— Eh ! bin volliâi vo l'eimbrassi por mé, mâ atteindé, ye vé d'aboo vo z'eimbrassi et pi vo lo reindrâi à la Fanchette.

— Cein presse-te, démandé la felhie.

— Oï.

— Eh ! bin bailli la coumechon â m'n'âno ; vâidévo, lé dza tot avau, cordi vito, l'ai sara pe vito qu'é mé.

Et lo monsu fut tot motset. C. C. D.

Voici à propos de l'origine du mot *toast*, une anecdote du roi Henri VIII :

Tout le monde connaît le mot *toast : Porter un toast* est une expression qui a depuis longtemps traversé le détroit pour se naturaliser française. Mais tout le monde ne sait pas dans quelle acception ce mot fut primitivement employé en Angleterre. *Toast* signifie *rôtie :* le *toast* était une rôtie au pain grillé que l'on plaçait dans une grande coupe remplie de vin au commencement des repas de cérémonie. La coupe circulait autour de la table et chacun buvait une gorgée; quand le liquide était épuisé, le convive entre les mains duquel elle se trouvait mangeait le toast.

En signalant une autre coutume plus singulière qui existait à la cour de Henri VIII, les anciennes chroniques rapportent une assez jolie anecdote.

Sous Henri VIII donc les *gentlemen* de la cour assistaient, non pas comme autrefois en France, au *petit lever* de la reine, mais au bain de la reine.